



# LES MOTS QUI MANQUENT

## UNE EXPOSITION DE SYLVIE BLOCHER<sup>1</sup>

Nadine PLATEAU

Militante féministe

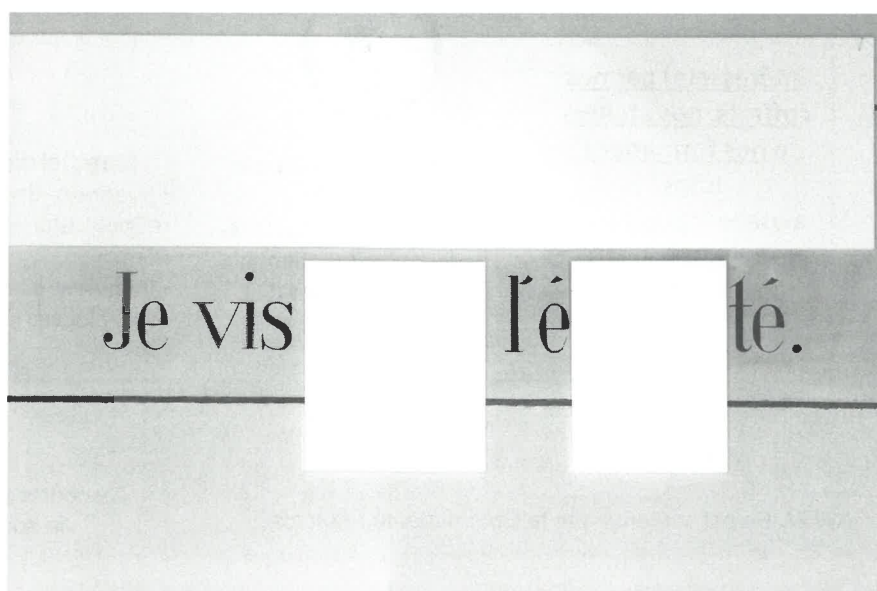
Ce jour-là à Paris, je pensais à Donna Haraway qui écrivait dans son *Cyborg Manifesto* « Nous avons tou-te-s déjà été blessé-e-s, profondément. Nous avons besoin de régénération... »<sup>2</sup>. Je venais de faire le douloureux constat que non seulement les avant-gardes artistiques ignorent les femmes mais que les expositions historiques sur ces avant-gardes les occultent une deuxième fois en n'actant pas leur absence. Qu'ils fussent américains (les artistes de la Beat Generation exposés au Centre Pompidou) ou japonais (ceux de la revue *Provoke* montrés à LE BAL), ces révolutionnaires, en rupture avec les contraintes sociales et esthétiques, avides de libération y compris sexuelle, composaient un monde exclusivement masculin, un « entre hommes » où les femmes ne pouvaient tout simplement pas, à quelques exceptions près, être auteures.

Tout autre est la situation aujourd'hui puisque, depuis les travaux de Linda Nochlin et tant d'autres après elle, l'absence – ou au mieux la sous-représentation – des femmes dans le monde de l'art est – ou en tous les cas devrait être – reconnue mais non... à en croire ces deux expositions parisiennes, elle n'est toujours ni pensée ni même pensable. Et on procède ainsi à une deuxième mutilation. Alors arriver au musée d'art et d'histoire de Saint-Denis et y découvrir l'exposition de Sylvie Blocher fut de l'ordre de la réparation, de la régénérescence. Je me sentais revivre au contact d'une œuvre qui me parlait du monde en même temps qu'elle m'enchantait et me stimulait.

Si Sylvie Blocher expose pour la première fois dans un musée qui n'est pas un musée d'art contemporain, c'est que ce musée est celui de sa ville d'adoption, Saint-Denis, une banlieue « populaire » à la périphérie de Paris où elle habite et travaille depuis plus de vingt ans, un lieu où elle s'est engagée affectivement et politiquement. C'est aussi que ce musée occupe les bâtiments de l'ancien carmel fondé au XVII<sup>e</sup> siècle, un bâtiment « couvert de sentences moralisatrices et religieuses que j'avais envie de « caviarder » depuis très longtemps. Elle sont violentes envers les femmes »<sup>3</sup>. Visiblement, l'artiste a pris plaisir à intervenir à sa manière « laïque

et dérangeante » en occultant certains mots des 170 maximes qui ornent les murs du couvent. Elle en détourne le sens moralisateur initial pour en faire des hymnes au bonheur terrestre : « En recouvrant momentanément les mots "Seigneur, Dieu, fautes, péchés...", tout devient incroyablement charnel ou philosophique »<sup>4</sup>. Ainsi quand l'injonction morale *Je travaille pour l'éternité, je vis pour l'éternité*, est libérée de certains mots ou bouts de mots supprimés par l'artiste (*Je*

*travaille pour l'éternité, je vis l'éternité*), elle devient une magnifique devise : Je vis l'été. On prend plaisir passant de salle en salle et dessous les portes à lire ces déclarations de l'artiste qui substituent à l'obsession de l'au-delà et de la mort, le bonheur de la vie sur terre. Il ne lui a fallu que du carton plume et des épingles (peut-on imaginer un dispositif plus léger ?) pour effacer le poids et les contraintes séculaires d'une religion qui réprime le plaisir.



L'autre œuvre créée pour cette exposition est également en prise avec l'architecture du lieu. Sylvie Blocher met littéralement l'espace en scène en opérant le même détournement laïque et dérangeant du religieux vers le politique. Dans le couloir où donnent les cellules des moniales, alors que le plus grand silence règne dans ce musée, on perçoit soudain des chuchotis. On pénètre dans une chambre et on aperçoit sur un écran plat, installé entre deux tableaux, le visage d'une personne qui parle à voix très basse. On s'approche, on prend le texte en cours, on saisit des bribes, on ne comprend pas, alors on passe dans la cellule suivante, il y en a cinq en tout. Chacune nous fait entendre une voix d'homme ou de femme qui murmure un texte. On ne comprend toujours pas mais on saisit l'enjeu tellement les jeunes « passeurs et passeuses de textes » comme dit l'artiste, se sont glissés-e-s dans la peau des auteur-e-s dont ils chuchotent les textes. Puis tout devient limpide, non ce ne sont pas des prières, ces textes n'ont rien de religieux, ils en sont aussi éloignés que l'image sur l'écran l'est des portraits des abbesses qui l'entourent. On entend alors, à travers la voix de l'acteur ou de l'actrice à qui l'artiste a demandé d'apprendre le texte par cœur, Olympe de Gouges dire aux Français qu'elle est « un esprit aérien, arrivant du pays des fées... », Jean Amery déporté à Auschwitz qui se suicide trente ans plus tard, décrire la torture subie un jour de 1943, Ossip Mandelstam, mort de faim et de froid dans un camp, dénoncer Staline, le Géorgien dont la lippe « se régale de tout supplice », Rayhaneh Jabbari, jeune Iranienne de 19 ans, accuser, dans une dernière lettre à sa mère, les juges qui ont piétiné ses droits et Ananta Bijoy Das dénoncer les fatwas et célébrer « le feu révolutionnaire qui va brûler les croyances et rituels... ». Cette pièce intitulée *États d'urgence*, a été réalisée après les attentats de novembre 2015, dans ce que Sylvie Blocher décrit comme le nouveau contexte de « renoncements, de non-dits, d'auto-censures, de compromis, de peurs, de défiance, de contrôle »<sup>5</sup>. *In situ*, soit ici dans le lieu même de la plus grande contrainte au silence, cette œuvre prend tout son sens politique : le refus de se taire. Comme dans l'œuvre précédente, le dispositif léger adopté par Sylvie Blocher décuple magistralement la force de la pièce. Elle n'a pas demandé aux interprètes de déclamer les textes, il a suffi du faible volume d'un murmure à peine audible pour nous faire saisir l'extrême violence qu'ont subie leurs auteur-e-s.

Outre ces deux nouveaux travaux liés au lieu d'exposition, Sylvie Blocher montrait des œuvres plus anciennes abordant les

thématiques qui lui sont chères : rejet de l'autorité, souci de montrer la dignité des gens, sensibilité à l'altérité. La vidéo intitulée « Les témoins » a été tournée avec des jeunes des favelas d'un district de Sao Paulo. Le gouvernement brésilien avait décidé d'y construire un centre d'art et avait fait appel à des artistes dont Sylvie Blocher. Celle-ci avait proposé « de filmer une centaine d'adolescents de ces favelas dont les images seront projetées dans l'entrée du futur centre d'art, pendant un an, affirmant ainsi le fait que ce lieu est pour eux »<sup>6</sup>. Mais le directeur refusa d'exposer l'œuvre trouvant ces jeunes « trop fiers, trop irréductibles » ! Effectivement, la vidéo projetée dans la salle du chapitre possède une force contestatrice indéniable. Au ralenti, de profil, se déplaçant de droite à gauche, des filles et des garçons défilent l'un-e après l'autre devant le même fond vert clair. Ils nous regardent sans dire un mot dans une sorte d'immobilité mobile, nous toisant presque car la caméra les filme en légère contre-plongée. C'est une procession silencieuse d'adolescentes et adolescents, où même les plus timides s'affirment devant nous. Tout le dispositif de l'artiste concourt à ce qu'ils et elles se présentent à nous, osent et prennent le risque de se découvrir en public, au public et nous apparaissent enfin comme des sujets, comme celles et ceux qui sont devenu-e-s les acteurs et actrices de leur propre vie.

Dans la prestigieuse chapelle, surmontée d'une coupole évoquant le Panthéon reconstruite au XVIII<sup>e</sup> grâce à Louise de France, fille de Louis XV devenue carmélite, Sylvie Blocher nous confronte à cinq écrans monumentaux disposés de manière frontale et oblique « pour casser l'autorité du lieu », nous dit-elle. Les vidéos projetées montrent des hommes et des femmes interprétant, dans des registres différents (chant, slam ou performance), cinq discours éminemment politiques. Ce sont les « Speeches », extraits de textes de Barak Obama, Karl Marx, Angela Davis, la Convention relative au statut des réfugiés du Haut Commissariat des Nations Unies aux Droits de l'Homme et Edouard Glissant. Une des vidéos les plus impressionnantes reprend le discours d'Obama, « A more Perfect Union » prononcé alors qu'il est encore sénateur et brigue la candidature présidentielle pour le parti démocrate. Le texte qui commence par « Je suis le fils d'un homme noir du Kenya et d'une femme blanche du Kansas » est chanté d'une voix chargée d'émotion par un homme dont le corps, comme celui des quatre autres interprètes, est à la fois blanc et noir. Dans la pénombre de la chapelle, Sylvie Blocher

nous confronte à des corps pour ainsi dire post-coloniaux brouillant les codes de la représentation et à des performances sonores inattendues qui donnent un sens nouveau à ces textes célèbres.

S'il est un point commun à toutes les œuvres de Sylvie Blocher, c'est certainement le rapport que l'artiste construit avec l'Autre (les autres, l'art, la mort, etc.), un rapport, écrit-elle, « qui n'a rien à voir avec celui de la croyance religieuse, contenu par exemple dans la charité, le fusionnel, le compassionnel (...) L'Autre auquel je crois, c'est la part d'inconnu que j'ai en moi et qui crée un manque actif. C'est aussi celui qui est extérieur à moi et que je tente de rejoindre. L'altérité passe toujours par une expérience, de soi aux autres. »<sup>7</sup> Toutes les pièces présentées à Saint-Denis tentent ainsi de nous faire reconnaître et éprouver cette altérité qui est étouffée, mise à mort dans « les pouvoirs totalitaires, les intégrismes religieux, les sociétés patriarcales »<sup>8</sup>. ■

1 Exposition « Les mots qui manquent » au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis, 11/3/2016-17/10/2016.

2 Donna Haraway, *Manifesto Cyborg*, <http://www.cyberfeminisme.org/txt/cyborgmanifesto.htm> (consulté le 21 octobre 2016).

3 Entretien Sylvie Blocher et Antoine Didier, 2016, in *Les Mots qui manquent*, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire (catalogue d'exposition), p. 12.

4 Sylvie Blocher, *Les mots qui manquent*, 2016, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire, (catalogue d'exposition), p. 43.

5 Sylvie Blocher, *Les mots qui manquent*, 2016, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire, (catalogue d'exposition), p. 121.

6 Sylvie Blocher, *Les mots qui manquent*, 2016, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire, (catalogue d'exposition), p. 55.

7 Sylvie Blocher, *Les mots qui manquent*, 2016, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire, (catalogue d'exposition), p. 12.

8 Sylvie Blocher, *Les mots qui manquent*, 2016, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire, (catalogue d'exposition), p. 13.